

Markus Messling

Pluralité culturelle et description philologique: problèmes d'épistémologie

Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y
aura plus sur la terre que des Européens.

(Jean-Pierre Abel-Rémusat)

1. Pluralité et description linguistique: l'héritage des grammaires missionnaires

La question controversée de la représentation des formes symboliques des cultures étrangères, en particulier de leurs langues, ne date pas du XIX^e siècle. Depuis la conquête de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, l'expérience de la rencontre avec les peuples d'outre-mer a concouru à la prise de conscience de pluralité culturelle en Europe même – c'est à des imprimeurs réformateurs que l'on doit les premiers répertoires linguistiques comme le *Mithridates* (1555) de Gesner (Trabant 2003: 117). Au début, il ne s'agit que de listes de mots et de traductions du "Notre Père" dans les langues du monde connu et colonisé (Trabant 2003: 118-121), ce qui soulève naturellement la question de l'arrière-fond idéologique de ces recueils, conçus dans le cadre de la christianisation. Alors que la connaissance de la diversité linguistique extérieure favorise en Europe l'appréhension de la diversité intérieure, les langues des peuples colonisés sont analysées et répertoriées sur la base d'une systématique latino-chrétienne regardée comme universelle. Car depuis la conquête de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud par les Espagnols et les Portugais, les administrations coloniales, comme les missions, doivent assumer la tâche urgente et difficile de systématiser et transcrire les langues de peuples indiens souvent illettrés.¹ Cela ne va pas sans des processus de fric-

1 Les dispositions herméneutiques de départ de cette rencontre avec l'Autre sont représentées par Tzvetan Todorov dans son grand livre sur la cosmographie de Christophe Colomb et les débuts des conquêtes espagnoles: *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre* (1982).

tions entre la norme latine et les structures linguistiques étrangères qui sont très perceptibles dans les grammaires des missionnaires. Les deux grands aspects de la représentation linguistique culturelle – l’expérience des diverses représentations du monde dans les langues d’une part, et la problématique d’une représentation adéquate de ces langues d’autre part – sont donc au plus tard depuis l’ère moderne des problèmes d’une praxis culturelle du recueil et de la classification.

Le travail linguistique grammairien des religieux est aujourd’hui diversement évalué historiquement. Ceci surtout parce qu’en raison de l’impossibilité d’intégrer les sommes de données – c’est-à-dire les différences typologiques entre les langues étrangères et la langue latine –, les missionnaires se virent constamment contraints de modifier les concepts et catégories établis. Ainsi sont conçues dans le cadre des missions des grammaires nouvelles qui font preuve d’une autonomie considérable par rapport au projet de grammaticalisation européen du début de l’ère moderne. Sur le plan scientifique historique, les grammaires coloniales peuvent de ce point de vue – du moins en partie – tout à fait être considérées comme innovantes.² Mais en tant que grammaticalisation de l’*extérieur*, les descriptions linguistiques des ecclésiastiques relevaient sur le plan historique de conditions épistémiques et idéologiques liées aux visées chrétiennes eurocentristes de pouvoir. Les langues et cultures colonisées sont intégrées – même si c’est de manière très *théorique* – dans l’universalité chrétienne.

Cette question de la représentation allait être reconsidérée à l’orée du XIX^e siècle. Dans le contexte d’une pensée historique nouvelle prend forme alors une culture du savoir positiviste qui se présente comme une ethnographie empirique, une science des textes et une linguistique historique comparée, et s’institutionnalise en tant que science philologique (Auroux 1984; 1990; 2000; Auroux/Bernard/Boulle 2000; Hültenschmidt 1983; 1987; Oesterreicher 1983; 1986; Trabant 2004). Elle s’érige avec une méthode nouvelle et prétend à

2 La spécificité et le travail épistémologique des grammaires coloniales de l’époque moderne est étudiée dans la section 6 du *Sonderforschungsbereich* (SFB) 573 “Pluralisierung und Autorität in der Frühen Neuzeit (15.-17. Jh.)” à la Ludwig-Maximilian-Universität de Munich. Sur cette question voir l’approche fortement théorétisée de Oesterreicher (2005).

une explication inédite du monde.³ La philologie (science des langues et des textes) devient dès lors à l'intérieur de nombreuses sociétés européennes un lieu de l'explication des dispositions et productions humaines d'une éminente autorité.⁴ Des domaines scientifiques entiers sont abordés *philologiquement*, analysés sous l'aspect linguistique et textuel. Ceci vaut notamment aussi pour les disciplines orientales (voir Mangold 2004: 78-91). Ainsi le choix de l'intellectuel américano-palestinien Edward W. Saïd de commencer son célèbre livre sur l'*orientalisme* par le tournant du XIX^e siècle s'explique-t-il tout à fait. Car en référence à l'épistémologie de Michel Foucault, il s'agit pour lui du problème de la représentation dans le noyau de la culture européenne qui se considère éclairée, du pouvoir de description de la *science* moderne (Arens 2004: 11). Pour Saïd, ce nouveau pouvoir de description survient historiquement dans la foulée de l'expédition égyptienne napoléonienne, et il est symbolisé par la monumentale *Description de l'Égypte* publiée en 1809 aux frais de l'État français. En raison même de sa dimension scientifique et théorique, et en dépit précisément de l'échec politique et militaire, cette expédition est, pour Saïd, "un événement total" (Saïd 1978: 87).

La philologie moderne scientifique se base tout de même pour une large mesure sur les vieux matériaux linguistiques transmis d'outremer. Plus une langue et une culture sont éloignées de l'Europe, plus durable est le rôle des recueils lexicaux et grammaticaux des missionnaires.⁵ Or l'examen et l'évaluation des autres langues ne sont-ils pas,

3 Cela s'explique notamment par le fait que la philologie – du moins en Allemagne –, depuis son émergence au début du XIX^e siècle, est liée à la question philosophique de la compréhension, c'est-à-dire à une herméneutique générale; la compréhension du texte et du monde relèvent des mêmes conditions gnoseologiques. Voir à ce sujet Werner (1990: 16-17).

4 Cela vaut jusque bien au-delà de la moitié du siècle. Toutefois les implications et l'ampleur ne sont pas les mêmes pour l'Allemagne et dans d'autres sociétés européennes comme la France, l'Italie ou la Scandinavie. Dans la deuxième moitié du siècle, le rôle des sciences naturelles ne fait que croître et avec lui la perdifférenciation des sciences modernes de la civilisation (histoire, ethnologie, droit, géographie, sciences sociales etc.), processus qui va résolument à l'encontre du dessein globalisant de la philologie à rester la "science des textes" et la "science de la culture" (Werner 1990: 19).

5 Ceci est démontré dans le *Beschaffungsprogramm* (programme d'acquisition) scientifique de Wilhelm von Humboldt; voir à ce propos Mueller-Vollmer (1993: 60-63; 1994).

en raison même des matériaux provenant du contexte de la mission, hautement problématiques, c'est-à-dire eurocentristes? D'autant plus que pour la philologie moderne, l'intégration de la différence culturelle dans une histoire humaine telle que la figuraient idéalement le modèle chrétien catholique et l'histoire universelle des Lumières dans l'histoire des idées ne paraît plus plausible.⁶ Le danger est ici dans le désenchantement du regard posé sur les systèmes symboliques regardés historiquement comme uniques, qui peuvent dès lors être scientifiquement dissociés de la généalogie indo-européenne en tant qu'irrationnels, muets, inorganiques, statiques etc., en un mot fondamentalement *autres*.

Dans la perspective eurocentriste de classification scientifique des langues étrangères, Edward W. Saïd a, comme l'on sait, repéré le noyau de ce phénomène qu'il a nommé l'*orientalisme*: le discours de la prise de pouvoir intellectuel de l'Occident et de la légitimation culturelle du colonialisme aurait pour une large part reposé sur l'autorité de la philologie moderne. À cet endroit, Saïd oublie cependant cette tradition, peut-être conviendrait-il plus prudemment de dire ici: ces penseurs, résolus par un assentiment emphatique d'individualité historique à ne pas renoncer à l'universalité de l'homme comprise comme une équivalence théorique de ses productions intellectuelles. Ceci montre la conscience de certains chercheurs quant au problème des matériaux. Vers 1830 déjà, à l'époque de l'institutionnalisation et du retentissement social de la philologie, les matériaux disponibles sont l'objet d'étude d'observateurs critiques. La présente étude s'intéresse à cette autocritique largement oubliée de la jeune discipline scientifique européenne dans son rapport à l'héritage des matériaux linguistiques extra-européens, et du même coup aux alternatives à ce discours philologique hégémonique du XIX^e siècle.

6 L'intégration (*Aufhebung*) des cultures et des techniques culturelles regardées comme rétrogrades dans la "pensée supra-historique" des rationalistes des Lumières (à propos de la structure mentale des Lumières comme "superhistorical thinking" voir White 1985: 136) relève toutefois plutôt de la théorie que de la politique, le respect philosophique au frère humain sous-développé (les sœurs n'ayant ici encore aucune place) s'accompagnant rapidement d'un universalisme totalitaire, qui apparaît sous la forme d'une conscience missionnaire nationaliste. Avant l'impérialisme napoléonien encore, le meilleur exemple en est la répression totalitaire sous prétexte universaliste de la multiplicité culturelle linguistique en France pendant la Révolution de 1789 (voir à ce propos Trabant 1981).

2. Jean-Pierre Abel-Rémusat

La critique des prémisses du savoir européen énoncée par Saïd avait déjà été formulée dans toute sa portée par l'un des grands protagonistes de l'époque fondatrice de la philologie moderne. Dans son "Discours sur le génie et les mœurs des peuples orientaux",⁷ Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), nommé en 1814 à la première chaire européenne de sinologie au *Collège de France (Collège royal)*, critique la culture du savoir européen et son importance pour l'économie et la politique de manière si perspicace, que l'on peut y voir une critique de l'*orientalisme* avant la lettre. Il est d'autant plus surprenant que les sciences européennes l'aient à ce point oublié.⁸

7 Abel-Rémusat (1843: 221-251). – Si cette étude a paru dans un recueil de textes qui, comme l'indique le titre (*Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales*), a été publié après la mort d'Abel-Rémusat, on peut cependant supposer que le texte avait déjà été publié auparavant, même si les éditeurs ont malheureusement renoncé à fournir les sources des textes imprimés. L'indication générale des éditeurs selon laquelle les écrits retenus pour l'ouvrage avaient précédemment déjà été publiés ailleurs soutient cette hypothèse (Lajard 1843: II). Les titres des écrits montrent en outre qu'Abel-Rémusat a précisément choisi la désignation générique de ses textes, distinguant soigneusement entre "lettre", "essai", "observations" etc., si bien que l'on peut par ailleurs en conclure, à partir du "Discours sur le génie et les mœurs", qu'il s'est agi au départ d'un discours. Ceci d'autant plus que l'on trouve dans le sommaire du recueil sous le titre "Discours sur la littérature orientale" une division en "Premier discours", "Deuxième discours", "Troisième discours", qui évoque la structure d'une série de cours (Abel-Rémusat 1843: 471). Tous les "discours" mentionnés dans le sommaire ont en outre une longueur comparable de 20 à 30 pages, ce qui correspond à un format d'exposé. – Ces rigoureuses remarques philologiques ne sont pas sans intérêt dans la mesure où cela contribue considérablement à la retentissante portée politique de l'écrit, si l'on considère que Abel-Rémusat a publiquement exposé les énoncés qu'il contient, par exemple en tant que membre de l'*Académie royale des inscriptions et belles-lettres* ou Secrétaire de la *Société asiatique*.

8 On ne sera par ailleurs guère étonné de constater que le seul exemplaire de ce recueil de textes, conservé à la *Bibliothèque nationale de France*, porte la mention "Hors d'usage. Ne pas communiquer", en raison d'une déchirure de la couverture, et qu'il a donc de ce fait été pratiquement soustrait à toute consultation publique. D'autre part, en ce qui concerne les lieux originaux de publication des textes, la commission de l'*Académie royale des inscriptions et belles-lettres* chargée de l'Édition (dont faisait partie Eugène Burnouf) avait déjà noté: "Le volume [...], par M. Abel Rémusat, renferme divers écrits qui, pour la plupart, avaient déjà paru du vivant de l'auteur, mais étaient disséminés dans plusieurs recueils littéraires dont quelques-uns sont devenus très-difficiles à trouver" (Lajard 1843: II).

Le Français dénonce impitoyablement le caractère constructiviste de termes tels que l'“Orient” ou l'“Asiatique”, révélant ainsi ces concepts essentialistes considérés comme déterminants par Saïd pour la construction de l'hégémonie intellectuelle: le caractère supposé immuable de l'Orient, son mutisme si décrié, son soi-disant manque de constitutionnalité institutionnelle. Dans ce contexte, Abel-Rémusat fait preuve d'une grande acuité dans l'analyse de la complicité d'une philologie pauvre en connaissances, mais avide d'autorité, avec le programme de main mise sur les colonies. Ainsi décrit-il “les efforts et la persévérance des Occidentaux à les parcourir, à les subjuguier, à les dépouiller et à les décrire” (Abel-Rémusat 1843: 228-229).

L'importance de la primauté taxinomique pour les puissances coloniales dans laquelle le grand socio-linguiste français Louis-Jean Calvet a lui aussi décelé le moment déterminant de la prise de pouvoir (Calvet 1974) est, pour Abel-Rémusat, inséparable de la dimension politique du colonialisme. Dans sa critique fondamentale du colonialisme européen, la procédure académique et les négociations économiques vont de pair:

Que l'industrie de tous ces peuples cède le pas à celle des Occidentaux; qu'ils renoncent en notre faveur à leurs idées, à leur littérature, à leurs langues, à tout ce qui compose leur individualité nationale; *qu'ils apprennent à penser, à sentir et à parler comme nous*; qu'ils payent ces utiles leçons par l'abandon de leur territoire et de leur indépendance; qu'ils se montrent complaisants pour les désirs de nos *académiciens*, dévoués aux intérêts de nos *négociants*, doux, traitables et soumis. A ce prix, on leur accordera qu'ils ont fait quelques pas vers la sociabilité, et on leur permettra de prendre rang, mais à une grande distance, après le peuple privilégié, la race par excellence, *à laquelle seule il a été donné de posséder, de dominer, de connaître et d'instruire*. [...] Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y aura plus sur la terre que des Européens (Abel-Rémusat 1843: 251-252; souligné par M.M.).

Le problème de la représentation de l'*autre*, du savoir, du langage et de l'écriture des autres cultures est par conséquent pour le sinologue français un problème central qui traverse toute sa pensée et ses écrits. On relève en particulier son effort à faire parler eux-mêmes les érudits des autres cultures, qui s'affirme dans toute une série de textes, comme les “Essais sur la cosmographie et la cosmogonie des bouddhistes, d'après les auteurs chinois” (Abel-Rémusat 1843: 65) ou “Sur un Vocabulaire philosophique en cinq langues, imprimé à Pékin” (Abel-Rémusat 1825/26, I: 153). Là où ce ne sont pas les autres qui

parlent pour eux-mêmes, son regard réflexif se porte toujours sur les structures de pensée eurocentristes de la science qui est la sienne. Les réflexions d'Abel-Rémusat exposées dans son essai "Sur la transcription des mots orientaux en lettres européennes" (Abel-Rémusat 1825/26, I: 310-326) à propos du projet d'un "alphabet" européen pour la transcription de langues non-européennes du linguiste et ethnographe Volney, sont ici caractéristiques. Il loue ce projet parce qu'il compléterait l'insuffisance de possibilités phonétiques des écrits européens ("suppléer à ce qui nous manque", Abel-Rémusat 1825/26, I: 311), mais surtout pour le fait que l'usage d'un système de transcription aussi vaste et réglé pourrait, dans la formation linguistique des Européens, contribuer à une prononciation correcte des noms et des mots à la satisfaction des "naturels" (Abel-Rémusat 1825/26, I: 321). Ce sont ici les autres cultures qui deviennent le critère de représentation linguistique. Mais Abel-Rémusat n'attend rien du projet d'universalisation de cet "alphabet" artificiel rationnel tel que le présente Volney dans un esprit despotique européen:

M. de Volney commence par exprimer le regret que les révolutions politiques qui ont tourmenté l'Asie ne lui aient pas procuré, comme à l'Europe, le bienfait d'un alphabet *unique*, ou du moins semblable en ses *figures* et en sa construction. Il déplore *cette diversité persistante d'alphabets chinois, mantchou, japonais, malais, etc.* En admettant ce fait comme l'expose l'auteur, en ne tirant aucune objection de l'alphabet grec, ni du russe, ni de l'irlandais [...], on pourrait encore demander si l'emploi divers que les nations européennes font du même alphabet, n'est pas un plus grand obstacle à la communication des esprits que la multiplicité des alphabets, et s'il n'est pas au moins aussi facile de se graver dans la mémoire plusieurs signes pour un seul ton, que de retenir des sons variables que chaque peuple attribue à un même signe. Mais n'attache-t-on pas ici, comme cela arrive trop souvent, même aux écrivains philosophes, une trop grande importance à ce qui nous appartient, uniquement parce que cela nous appartient? (Abel-Rémusat 1825/26, I: 318-319).

On ne saurait perdre de vue l'existence d'un contre-discours critique scientifique de cette sorte en abordant l'entretien épistolaire entre le spécialiste parisien de l'Asie Eugène Vincent Stanislas Jacquet (1811-1838) et Wilhelm von Humboldt (1767-1835) sur la question de l'appréhension des matériaux linguistiques, jésuites pour la plupart. La constellation de ces deux noms n'est pas un hasard. Jacquet, l'un des remarquables élèves et jeune collègue d'Abel-Rémusat, ne pouvait

qu'êtré très intéressé par la question de la description des langues. Pour Humboldt, c'est au fond à Abel-Rémusat qu'il devait ses connaissances du chinois, et il partageait avec le Français la volonté de défendre⁹ cette langue en tant que culture de la langue et de l'écrit contre l'"Indomanie des romantiques" (Haym 1856: 582).

3. Eugène Vincent Stanislas Jacquet

Vers 1830, Wilhelm von Humboldt engage une correspondance avec Eugène Jacquet sur la question de la généalogie des systèmes d'écritures de l'Asie du Sud-Est. Il s'agit de savoir si les écritures austronésiennes sont ou non dérivées de l'écriture indienne médiévale Devanagari, dans laquelle s'écrivait le sanscrit classique.¹⁰ Dans le contexte de ce débat, précisément dans sa "Notice sur l'alphabet Yloc ou Ylog" (Jacquet 1831), Jacquet soulève résolument le problème des matériaux linguistiques transmis. Avant de s'intéresser aux relations de parenté du Tagala avec d'autres systèmes d'écriture philippins et malais, il y écrit:

Il est sans doute étonnant que, dans le nombre immense de grammaires et de vocabulaires de tous dialectes, de tout format et de toute date qui ont été imprimés à Manille et à Sampaloc, aucun n'ait encore donné un tableau des alphabets qui expriment ces langues dans les manuscrits originaux; mais les Espagnols ont trouvé plus facile de dire: *No se trata de los caracteres de la lengua, porque es yà raro el Indio que los sabe leer, y rarissimo el que los sabe escribir* (Jacquet 1831: 4).

Et dans la note à propos du traité correspondant du Padre de Totanes, il ajoute le commentaire critique suivant:

9 Sur le plan théorique, les argumentations d'Abel-Rémusat et de Humboldt étaient pour ainsi dire contraires: Abel-Rémusat expliquait la singularité isolante de la langue chinoise par son recours aux idéogrammes, défendant la thèse selon laquelle le chinois aurait jadis assurément connu la flexion et l'aurait réprimée en raison de la singularité de l'écriture, cherchant ainsi à élever le chinois au rang des langues flexionnelles, alors que pour Humboldt, l'écriture chinoise était précisément l'empreinte matérielle d'une construction linguistique g nue dans laquelle les concepts étaient compris isolément, c'est-à-dire largement utilisés sans référence grammaticale explicite. Dans cette proximité des mots aux concepts, aux idées pures précisément, se trouve pour Humboldt une qualité à souligner par rapport à la flexion (voir à ce propos Rousseau/Thouard 1999: 41-71; ainsi que Messling 2008a: 190-201, 258-259).

10 Cette recherche philologique de Humboldt mérite l'attention. Au sujet de ce débat (voir Messling 2008a: 202-225).

Ceci n'est exactement vrai que de la ville et des faubourgs de Manille, où les Tagalas ont perdu toute individualité nationale. Les naturels n'y parlent qu'une espèce de *lingua franca* mêlée de tagala et d'espagnol. Beaucoup d'entr'eux apprennent le castillan et même le latin; les plus instruits sont même employés dans l'administration (Jacquet 1831: 4, note 3).

Jacquet invalide donc d'une part la prétendue justification sociale des missionnaires qui n'ont pas tenu compte dans leurs retranscriptions du matériau écrit indigène, mais surtout, il critique par ailleurs le fait même que la liste des caractères écrits du Tagala n'ait pas été établie à partir de textes et de documents philippins authentiques, et ne soit finalement que la construction d'un regard étranger. Jacquet insiste gravement sur ce point. Il souligne ainsi que l'ensemble des signes réunis par les missionnaires comme constituant l'"alphabet" Tagala est, jusque dans le néologisme *Baybayin* qui le désigne, une tentative de parallélisme avec un alphabet de type latin.¹¹ Pour Jacquet, ceci pose problème non seulement pour des raisons de principe, mais aussi pour des raisons pragmatiques. L'absence de référence à des textes originaux pour déterminer les caractères aurait tout simplement conduit à des transcriptions erronées.¹² Le Tagala n'étant pas une écriture alphabétique, mais de consonnes, ou plus précisément un système syllabique, si la transcription alphabétique des missionnaires a phonétiquement donné lieu à des unités comparables, elle a le plus souvent altéré l'approche à une lecture correcte:

Je conjecture que ces habitudes d'orthographe ont fait éprouver quelques légères altérations à la langue même; et quelques formes doubles, comme *lislis* et *lilis*, *lañgin* et *lañgi*, m'autorisent à penser que les élisions ont souvent passé de l'écriture dans la prononciation. Bien que ces notions ne soient pas sans utilité, l'*inconsistance* de la méthode transcriptive des Espagnols ne nous permet pas de restituer les vocables *Tagala*, copiés dans leurs vocabulaires d'après des prononciations plus ou moins variables (Jacquet 1831: 9).

11 "La réunion de ces dix-sept lettres est nommée dans les dictionnaires Tagala, *baybayin* (El A.B.C. Tagalo). Il est facile de s'apercevoir que ce mot est de nouvelle formation et qu'il a été imaginé par les Espagnols quand ils se sont occupés de donner des formes régulières à la grammaire et à la lexicographie de cette langue" (Jacquet 1831: 7).

12 "Les grammaires rédigées par les Espagnols [c.-à-d. les missionnaires espagnols; M.M.], omettant l'alphabet de ces langues, devaient, par cela même, négliger les règles orthographiques observées par les naturels quand ils emploient leurs caractères originaux" (Jacquet 1831: 8-9).

La question de la constitution des caractères d'écriture philippins est finalement pour Jacquet le prétexte à une critique fondamentale du procédé de relevé des missionnaires européens, dont il rejette la dimension destructrice d'arpentage eurocentriste des autres langues et écritures, et dans laquelle il ne voit que trop clairement la corrélation avec le colonialisme politique:

On peut reconnaître dans cet ordre mixte des alphabets *yloco-tagala* rédigés par les Espagnols, cette déplorable tendance à rappeler les langues orientales aux habitudes des nôtres, et cette manie de détruire toute nationalité des peuples conquis, même dans les plus petites choses (Jacquet 1831: 8).

L'impact politique des descriptions linguistiques se situe dans l'étroite connexion inscrite dans la pensée de l'époque entre la langue et la nation comme individualité culturelle. La langue étant, selon la formulation classique de Wilhelm von Humboldt, une "Weltansicht" (Humboldt 1968, IV: 27), ou "vision du monde" spécifique, elle représente "en quelque sorte l'apparence extérieure de l'esprit des peuples" (Humboldt 1968, VII: 42; trad. M.R.), en elle s'exprime tout caractère national.¹³ Altérer la langue et l'écriture, qui sont les reflets sensoriels spécifiques de la constitution intellectuelle d'une Nation, est une atteinte fondamentale à l'individualité de cette Nation. Pour Jacquet, la méconnaissance de la particularité linguistique par les missionnaires est culturellement profondément liée à la violence matérielle faite aux peuples colonisés.

Jacquet s'est ensuite montré plus indulgent dans son jugement sur les travaux concrets des missionnaires, parce qu'il reconnaissait leurs limites épistémologiques.¹⁴ Son appréciation conduit pourtant ensuite à la nécessité de fonder une nouvelle philologie qui tiendrait compte de deux aspects: celui de l'importance des détails et du moindre écart d'un côté, et celui de l'importance de la description *immanente* de ces détails d'autre part, c'est-à-dire de la description des phénomènes

13 Sur le rapport entre langue et Nation dans la pensée de la science issue du Romantisme et pour la pensée du jeune historicisme en général (voir Berlin 2001: 60-61; Gardt 2000: 192-194; Bär 2000: 209-216; et plus spécifiquement sur la réflexion linguistique de Humboldt: Messling 2008a: 238-250).

14 "On peut bien croire qu'à cette époque, lorsque la critique philologique n'était pas encore venue, on s'attachait plus à des ressemblances illusoire qu'à des différences réelles. Je ne vois pas d'autre explication possible de cette erreur des moines espagnols; [...]" (Jacquet 1831: 13-14).

linguistiques, textuels et d'écriture par rapport aux singularités de la langue et de la culture analysées. Il s'agit là pour Jacquet des fondements des "études philologiques utiles" (Jacquet 1831: 19), à partir desquelles peuvent être risquées des remarques plus générales qui permettraient alors effectivement une ethnographie. Que Jacquet parle ici de la contribution de la philologie à la "science de l'ethnographie" (Jacquet 1831: 19), renvoie précisément à cette relation entre la compréhension moderne, historicisante de la science et l'ancrage culturel, objet de l'analyse de Saïd. Une différence étant bien sûr que Jacquet distingue déjà ces relations de manière pratiquement auto-réflexive et appelle ses contemporains philologues à une remise en question de leurs prémisses analytiques. Jacquet ne peut naturellement pas quitter ici le point de vue *extérieur*. Mais il a conscience de la dimension historique de ce regard et y réagit avec le concept d'une philologie qui doit elle-même remettre en question ses catégories et références descriptives en regard des cultures observées. La philologie de Jacquet comprend ainsi les autres langues et cultures comme des entités historiques autres; mais en elle apparaît aussi une pensée d'équivalence universelle des formes culturelles, puisqu'elle tente – du moins dans sa dimension gnoséologique – de dépasser la hiérarchie de description par un report du regard analytique.

4. Wilhelm von Humboldt

Wilhelm von Humboldt lui-même allait répondre à l'écrit de Jacquet par une lettre qui est un véritable traité, et qui fut publiée en juin 1832 dans le *Nouveau journal asiatique* sous le titre "Lettre de M. le baron G. de Humboldt à M. E. Jacquet sur les alphabets de la Polynésie asiatique" (Humboldt 1832).

Humboldt avait aiguisé et articulé sa position sur le travail des missionnaires bien avant la correspondance avec Jacquet. Ainsi critique-t-il explicitement les Jésuites dans son essai de 1821 intitulé "Versuch einer Analyse der mexikanischen Sprache" (Essai d'analyse de la langue mexicaine), pour la "violence faite aux langues afin de les contraindre aux carcans étroits de la grammaire latine d'Antonio von Nebrixa, ou quelque autre pédant scolastique" (Humboldt 1968, IV: 237), poursuivant:

N'étant préoccupés [les missionnaires; M.M.] que de la conversion des peuples sauvages, leur premier souci était d'éliminer avec les vieilles coutumes tout ce qui avait à voir avec la tradition et le souvenir national afin de bouleverser de cette manière tout le mode de pensée et de perception des peuples. Ainsi détruisirent-ils eux-mêmes en partie l'objet que l'on souhaitait voir par eux étudié, développé et représenté (Humboldt 1968, IV: 238; trad. M.R.).

Sans pouvoir approfondir ici philosophiquement, il existe pour Humboldt un rapport entre le point de vue de la valeur propre de toute langue et l'idéal de multiplicité linguistique d'un côté, et l'idée d'un progrès universel et d'un essor culturel libéral et politique des individus d'autre part (Mueller-Vollmer 1993: 68). Dans l'ensemble, Humboldt ébauche un programme de recherches résolument anti-chauvin et anti-raciste qui résulte de la question des "différences possibles de conception de l'homme, sans qu'une forme ait précisément une valeur moindre qu'une autre" (Humboldt 1990: 170; trad. M.R.).

Il est donc a priori étonnant que Humboldt ne prenne pas fondamentalement position par rapport aux dispositions programmatiques de Jacquet dans sa réponse. Le problème linguistique scientifique – établir et décrire les caractères austronésiens – semble tout à fait au centre des préoccupations de Humboldt. Dès le début de son traité épistolaire, Humboldt précise même qu'il y joint des extraits de deux grammaires des moines Gaspar de S. Augustin et Domingo Ezguerra qui soutiendraient la thèse fondamentale de parenté des systèmes d'écriture malais-philippins de Jacquet (Humboldt 1832: 484). En même temps, Humboldt attire l'attention du Français sur le fait que les moines jésuites n'auraient pas inventé le terme *Baybayin* pour l'"alphabet" des caractères Tagala, mais indiqueraient dans leurs grammaires qu'il s'agit d'un terme indigène. L'hypothèse de la création du mot était une importante justification pour Jacquet, en même temps que l'expression de la méthode construite et falsifiante du travail linguistique des missionnaires (Jacquet 1831: 7-8).

Ces premières impressions sont cependant trompeuses. Humboldt ne vise pas une réhabilitation fondamentale des grammaires jésuites. Au contraire, non seulement il partage le programme philologique de Jacquet, mais ses développements le renforcent au fond partout où ils le peuvent. Humboldt reconnaît cependant – ce à quoi Jacquet se voit aussi finalement contraint dans son essai – que, compte tenu des mauvaises connaissances et des situations matérielles générales, les re-

cueils linguistiques des missions et les grammaires des moines doivent aussi, pour des raisons scientifiques, être pris en compte de manière critique dans les recherches linguistiques et historiques de l'écrit en Asie du Sud-Est.¹⁵ Il accorde une valeur scientifique linguistique à certains des travaux des missions aussi, à ceux de Havestatt et Montoya par exemple.¹⁶ En dépit de son scepticisme, Humboldt ne condamnait donc pas globalement le travail des missionnaires, mais il en vérifiait et jugeait au cas par cas la validité scientifique. Le texte permet de voir facilement comment Humboldt se sert des travaux des Pères sur les questions de certains détails, afin de développer des solutions plausibles pour les caractères d'écriture et leur teneur phonétique. Il essaie alors d'expliquer leurs erreurs et de corriger leurs points de vue partout où il le juge nécessaire et où de meilleurs matériaux le lui permettent.¹⁷ La citation suivante ne laisse néanmoins planer aucun doute sur le fait que Humboldt privilégiait en tout cas les répertoires linguistiques qui se réfèrent aux écritures indigènes, voire même les rendent:

M. Thomson, missionnaire danois, a commencé à imprimer à Singapour, en types fort élégans, un vocabulaire anglais-bugis, où l'écriture indigène est placée à côté de la transcription anglaise, par exemple: *Earth, Tana* . Le manque de fonts nécessaires a fait abandonner l'entreprise; mais je tiens de l'obligeance de M. Neumann la première feuille de ce vocabulaire [...] (Humboldt 1832: 486).

C'est aussi la raison pour laquelle Humboldt appuie ensuite considérablement son argumentation sur les œuvres de ses contemporains

15 C'est la raison pour laquelle Humboldt, malgré sa critique scientifique, collectionna et étudia systématiquement, comme nul autre confrère de son époque, des dictionnaires et des grammaires des colonies, cette somme de matériaux lui étant tout simplement indispensable pour ses recherches linguistiques (voir Mueller-Vollmer 1993: 60-63; Oesterreicher 2005: 31). La collection de travaux des missionnaires de Humboldt était si célèbre et remarquable que Jacquet écrit dans sa préface à la "Lettre à M. E. Jacquet" de Humboldt: "La collection qu'il a rassemblée des traités grammaticaux et lexicographiques publiés à Manille ou à Mexico par les missionnaires espagnols, est une des plus riches et des plus précieuses qui existent [...]" (Jacquet 1832: 482-483).

16 Je dois cette précieuse information à Manfred Ringmacher (Wilhelm von Humboldt-Edition, *Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften*).

17 Voir par exemple le débat sur la question d'une éventuelle influence de l'arabe sur les systèmes d'écriture d'Asie du Sud-Est, dans le contexte duquel Humboldt cherche à comprendre la cause de l'estimation erronée du Père Gaspar (Humboldt 1832: 489 sq.).

William Marsden, Thomas Raffles et John Crawfurd qui, dans leurs travaux de linguistique comparée sur l'archipel malais, avaient souligné le caractère inapproprié général des catégories grammaticales européennes classiques pour le recensement des langues non-européennes. Les textes de ces chercheurs constituent aussi la base déterminante de l'œuvre célèbre, bien que peu lue, de Humboldt, *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java* (1836/38/39), dans laquelle il analyse le Kawi de l'ancien Java dans son environnement culturel et linguistique, et à laquelle il travaille justement à l'époque de sa correspondance avec le Français (Mueller-Vollmer/Heeschen 2007: 438-441). Dans cette œuvre, Humboldt tire aussi méthodiquement les conséquences de la problématique de transcription, expliquant dans une sorte de préface au premier volume sa "méthode suivant laquelle les lettres étrangères sont écrites dans cette écriture" (Humboldt 1836: XV; trad. M.R.). Il expose en détails au lecteur sa manière de procéder pour la transcription des sons de l'"alphabet sanscrit", de l'"alphabet javanais", de "ce qu'est effectivement le malais" et le "birman" (Humboldt 1836: XVI-XX). Dans ce contexte, Humboldt prend une fois de plus clairement position:

Ainsi mon intention visait-elle toujours une représentation des alphabets étrangers telle que le lecteur puisse, en tous endroits où lui apparaît un mot, reconnaître de la manière la plus simple et la plus uniformément structurée, infailliblement et le plus précisément la graphie originelle, à l'aide de peu de règles prises à l'orthographe de ces langues. On ne saurait jamais rien céder de cette exigence (Humboldt 1836: XV; trad. M.R.).

5. Autocritique: une autre tradition de la philologie européenne

Cette exigence *philologique* de recherche critique historique partagée par Jacquet et Humboldt est naturellement dans l'air du temps. Mais loin d'être simplement un écho à cet esprit du temps, la concordance des deux penseurs quant à l'exigence d'une analyse immanente et en ce sens empathique des langues y serait au contraire plutôt une réaction. La question de savoir si, dans leur activité analytique, les deux philologues ont pu satisfaire en tout point leur propre résolution, ne peut être approfondie ici.¹⁸ L'œuvre de chacun est en tout cas marquée

18 Pour le travail poussé de Wilhelm von Humboldt sur le chinois (voir Joseph 1999, ainsi que Messling 2008b).

par l'effort de ne pas séparer la réflexion de la pratique. Ce qui est ici déterminant, c'est leur haute conscience théorique du problème de l'étude à partir des matériaux linguistiques disponibles, et de la nécessité de trouver des solutions nouvelles de description et de représentation pour les structures inhérentes aux langues étrangères, écritures et textes, qui placeraient ces structures elles-mêmes au centre. Ainsi, des penseurs comme Jean-Pierre Abel-Rémusat, Eugène Jacquet et Wilhelm von Humboldt sont-ils, non seulement en raison des intentions ou programmes de leurs travaux écrits, mais en raison de leur pratique scientifique, et, par là, d'un point de vue de l'analyse du discours aussi, les représentants d'une *autre* tradition de la philologie européenne, qui a reconnu la problématique de l'hégémonie intellectuelle et de la prééminence discursive de modèles eurocentristes de représentation dès les débuts et l'a mise en lumière au plan gnoséologique. Leurs textes sont des énoncés hétérogènes dans le discours orientaliste qui sont restés ignorés par Edward W. Saïd dans son analyse. C'est à de tels textes pourtant qu'une philologie moderne doit précisément se référer pour la formation d'une conscience théorique après la nécessaire et douloureuse polémique soulevée par Saïd.

Traduction: Monique Rival

Bibliographie

- Abel-Rémusat, Jean-Pierre (1825/26): *Mélanges asiatiques, ou Choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*. 2 vols. Paris: Dondey-Dupré.
- (1843): *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales*. Paris: Imprimerie Royale.
- Arens, Katherine (2004): "Saïd's Colonial Fantasies: How Orientalism Marginalizes Eighteenth-Century Germans". In: *Herder Jahrbuch/Herder Yearbook*, VII, pp. 11-29.
- Auroux, Sylvain (1984): "Linguistique et anthropologie en France (1600-1900)". In: Rupp-Eisenreich, Britta (éd.): *Histoires de l'anthropologie: XVI^e-XIX^e siècles*. Paris: Klincksieck, pp. 291-318.
- (1990): "Quatre lois ou généralités explicatives: A propos du développement du comparatisme en Europe". In: Liver, Ricarda/Werlen, Iwar/Wunderli, Peter (éds.): *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Geschichte und Perspektiven. Festschrift Rudolf Engler*. Tübingen: Narr, pp. 48-64.

- (2000): “Emergence et domination de la grammaire comparée” (Introduction). In: Auroux, Sylvain (éd.): *L'hégémonie du comparatisme* (Histoire des idées linguistique, 3). Sprimont: Mardaga, pp. 9-22.
- Auroux, Sylvain/Bernard, Gilles/Boulle, Jacques (2000): “Le développement du comparatisme indo-européen”. In: Auroux, Sylvain (éd.): *L'hégémonie du comparatisme* (Histoire des idées linguistique, 3). Sprimont: Mardaga, pp. 155-170.
- Bär, Jochen A. (2000): “Nation und Sprache in der Sicht romantischer Schriftsteller und Sprachtheoretiker”. In: Gardt, Andreas (éd.): *Nation und Sprache. Die Diskussion ihres Verhältnisses in Geschichte und Gegenwart*. Berlin/New York: De Gruyter, pp. 199-228.
- Berlin, Sir Isaiah (³2001): *The Roots of Romanticism*. Éd. de Henry Hardy. Princeton: Princeton University Press.
- Calvet, Louis-Jean (1974): *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris: Payot.
- Gardt, Andreas (2000): “Nation und Sprache in der Zeit der Aufklärung”. In: Gardt, Andreas (éd.): *Nation und Sprache. Die Diskussion ihres Verhältnisses in Geschichte und Gegenwart*. Berlin/New York: De Gruyter, pp. 169-198.
- Haym, Rudolf (1856): *Wilhelm von Humboldt. Lebensbild und Charakteristik*. Berlin: Gaertner.
- Hültenschmidt, Erika (1983): “Tendenzen und Entwicklungen der Sprachwissenschaft um 1800. Ein Vergleich zwischen Frankreich und Preußen”. In: Cerquiglini, Bernard/Gumbrecht, Hans Ulrich (éds.): *Der Diskurs der Literatur- und Sprachgeschichte. Wissenschaftsgeschichte als Innovationsvorgabe*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, pp. 135-166.
- (1987): “Paris oder Berlin? Institutionalisierung, Professionalisierung und Entwicklung der vergleichenden Sprachwissenschaft im 19. Jahrhundert”. In: Schmitter, Peter (éd.): *Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik: Analysen und Reflexionen* (Geschichte der Sprachtheorie, 1). Tübingen: Narr, pp. 178-197.
- Humboldt, Wilhelm von (1832): “Extrait d’une lettre de M. le baron G. de Humboldt à M. E. Jacquet sur les alphabets de la Polynésie asiatique”. In: *Nouveau journal asiatique*, 9, pp. 484-511.
- (1836/38/39): *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. 3 vols. (Abhandlungen der Königlichen Preußischen Akademie der Wissenschaften 1832/2, 3, 4). Berlin: Königliche Akademie der Wissenschaften.
- ([1903-1936] 1968): *Gesammelte Schriften* (17 vols.). Éd. par Albert Leitzmann et al. Berlin: B. Behr (Reprint: Berlin: De Gruyter).
- (1990): *Briefe an Friedrich August Wolf*. Éd. par Philip Mattson. Berlin/New York: De Gruyter.
- Jacquet, Eugène Vincent Stanislas (1831): “Notices sur l’alphabet Yloc ou Ylog” (Mélanges malays, javanais et polynésiens). In: *Nouveau journal asiatique*, 8, pp. 3-19, 20-45.

- (1832): “Avertissement” (préface à Humboldt 1832). In: *Nouveau journal asiatique*, 9, pp. 481-484.
- Joseph, John E. (1999): “A Matter of *Consequenz*. Humboldt, Race and the Genius of the Chinese Language”. In: *Historiographia Linguistica*, XXVI, 1, 2, pp. 89-148.
- Lajard, Félix (1843): “Avertissement”. In: Abel-Rémusat, Jean-Pierre: *Mélanges posthumes d’histoire et de littérature orientales*. Paris: Imprimerie Royale, pp. I-IV.
- Mangold, Sabine (2004): “Eine ‘weltbürgerliche Wissenschaft’. Die deutsche Orientalistik im 19. Jahrhundert”. Stuttgart: Steiner.
- Messling, Markus (2008a): *Pariser Orientlektüren. Zu Wilhelm von Humboldts Theorie der Schrift. Nebst der Erstedition des Briefwechsels zwischen Wilhelm von Humboldt und Jean-François Champollion le jeune*. Paderborn/München/Wien/Zürich: Schöningh.
- (2008b): “Wilhelm von Humboldt and the ‘Orient’. On Edward W. Said’s Remarks on Humboldt’s Orientalist Studies”. In: *Language Sciences*, 30, 5, pp. 482-498.
- Mueller-Vollmer, Kurt (1993): *Wilhelm von Humboldts Sprachwissenschaft. Ein kommentiertes Verzeichnis des sprachwissenschaftlichen Nachlasses*. Paderborn/München/Wien/Zürich: Schöningh.
- (1994): “Humboldts linguistisches Beschaffungsprogramm: Logistik und Theorie”. In: Zimmermann, Klaus/Trabant, Jürgen/Mueller-Vollmer, Kurt (éds.): *Wilhelm von Humboldt und die amerikanischen Sprachen*. Paderborn/München/Wien/Zürich: Schöningh, pp. 27-42.
- Mueller-Vollmer, Kurt/Heeschen, Volker (2007): “Wilhelm von Humboldts Bedeutung für die Beschreibung der südostasiatisch-pazifischen Sprachen und die Anfänge der Südostasien-Forschung”. In: Schmitter, Peter (éd.): *Sprachtheorien der Neuzeit*, III, 2 (Sprachbeschreibung und Sprachunterricht. Éd. par Lefteris Roussos). Tübingen: Narr, pp. 430-461.
- Oesterreicher, Wulf (1983): “‘Historizität’ und ‘Variation’ in der Sprachforschung der französischen Spätaufklärung – auch: ein Beitrag zur Entstehung der Sprachwissenschaft”. In: Cerquiglioni, Bernard/Gumbrecht, Hans Ulrich (éds.): *Der Diskurs der Literatur- und Sprachhistorie. Wissenschaftsgeschichte als Innovationsvorgabe*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, pp. 167-205.
- (1986): “Ere française et Deutsche Bewegung. Les Idéologues, l’historicité du langage et la naissance de la linguistique”. In: Busse, Winfried/Trabant, Jürgen (éds.): *Les idéologues. Sémiotique, théorie et politiques linguistiques pendant la Révolution française*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins, pp. 97-143.
- (2005): “Die Entstehung des Neuen – Differenzenerfahrung und Wissenstransformation: Projektions- und Retrospektionshorizonte frühneuzeitlicher Sprachreflexion”. In: *Mitteilungen des SFB 573 “Pluralisierung und Autorität in der Frühen Neuzeit (15.-17. Jahrhundert)”* 1/2005. München: Ludwig-Maximilians-Universität, pp. 26-37.
- Rousseau, Jean/Thouard, Denis (éds.) (1999): *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise. Un débat philosophico-grammatical entre Wilhelm von Humboldt et Jean-Pierre Abel-Rémusat (1821-1831). Avec une correspondance inédite de Humboldt (1824-1831) présentée par Jean Rousseau*. Villeneuve-d’Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.

- Said, Edward W. ([1978] 1995): *Orientalism. Western Conceptions of the Orient*. With a New Afterword. London: Penguin Books.
- Todorov, Tzvetan (1982): *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Paris: Le Seuil.
- Trabant, Jürgen (1981): "Die Sprache der Freiheit und ihrer Feinde". In: *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 41 (Sprache und Literatur in der Französischen Revolution), pp. 70-89.
- (2003): *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*. München: Beck.
- (2004): "Les langues des peuples sauvages dans quelques projets anthropologiques autour de 1800". In: *Revue germanique internationale*, 21, pp. 11-26.
- Werner, Michael (1990): "A propos de la notion de philologie moderne. Problèmes de définition dans l'espace franco-allemand". In: Espagne, Michel/Werner, Michael (éds.): *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*. Paris: Maison des Sciences de l'Homme, pp. 11-21.
- White, Hayden ([1978] 1985): "The Irrational and the Problem of Historical Knowledge in the Enlightenment". In: *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*. Baltimore/London: Johns Hopkins University Press.